

## KIMBERLEY

Kimberley, dont le sort cause en ce moment tant d'inquiétude en Angleterre, est au point de vue de l'importance la seconde ville du Cap. Au contraire de la plupart des localités de cette colonie qui ne sont selon le terme anglais que des *tin towns*, des "villes de fer-blancs", par allusion aux matériaux dont sont composées leurs maisons, c'est une véritable cité à l'euro péenne, avec de beaux édifices et éclairées à l'électricité. Sa population, qui compte près de 40.000 habitants, renferme une proportion considérable de blancs, mais les Européens proprement dits y sont peu nombreux et la majorité est formée de Boers et d'Afrikanders de race hollandaise.

Située à 860 kilomètres au nord-est du Cap, distance qui dépasse 1100 kilomètres par le chemin de fer, la ville est construite dans une vaste plaine parsemée de *koppes* ou tertres peu élevés et bornée au nord par la rivière Vaal. Le pays, aride, nu, entièrement dépourvu d'eau, est presque un véritable désert, et il semble étrange au premier abord qu'une grande cité ait pu se fonder dans une semblable situation. Mais, de même que Johannesburg, l'énorme ville, surgie en quelques années dans une des régions les plus désolées du Transvaal, doit son brusque épanouissement aux mines d'or qui l'entourent : ainsi Kimberley s'est édifié sur le pourtour d'un des plus riches gisements de diamants du globe. Si ces gisements venaient à être épuisés, Kimberley disparaîtrait aussi rapidement qu'il s'est élevé.

Les premiers diamants découverts en 1867, près des rives du Vaal, avaient amené dans le pays une nuée d'aventuriers ; mais les gisements étaient peu riches et peu à peu les chercheurs découragés abandonnaient le pays, lorsque, en 1870, le hasard fit découvrir près d'une ferme appartenant à un fermier boer du nom de De Beers une mine d'une richesse exceptionnelle. Ce fut aussitôt le signal d'une nouvelle invasion. Les chercheurs de diamants accourus en foule s'installèrent autour du lieu de la découverte et y formèrent bientôt un village de tentes et de huttes qui reçut le nom de *De Beers New Rush*. Ce village se transforma bientôt en la ville actuelle de Kimberley qui déjà dix ans après sa fondation comptait plus de 15.000 habitants. Durant longtemps la nouvelle cité souffrit cruellement du manque d'eau, qu'on était obligé d'apporter de loin dans des citernes de fer traînées par des bœufs ; ce n'est qu'à une époque récente que grâce à des travaux considérables l'eau du Vaal a pu être amenée jusqu'à Kimberley de façon à suffire aux besoins de l'alimentation.

" Dans les premiers temps de l'exploitation du gisement, l'espace utilisable formait un damier régulier de lots séparés les uns des autres par des chemins de dégagement : environ cinq cents cavités, où grouillaient dix mille travailleurs, donnaient à la mine l'aspect d'une immense fourmilière. Mais de part et d'autre les mineurs s'attaquaient aux chemins eux-mêmes pour en extraire les diamants : ces voies s'éboulèrent en maints endroits, et il fallut les remplacer par des ponts. Effondrement succédant à effondrement, on prit le parti de déblayer tout l'intérieur de la cavité, qui s'approfondissait de jour en jour en forme de cratère. Pour enlever les terres on eut l'idée d'élever sur tout le pourtour du gouffre de plus 600 mètres, des échafauds à plusieurs étages communiquant avec chaque lot de mine au moyen d'une courroie sans fin, en cuir ou en fil de fer ou d'acier ; des cabestans mus par la force de l'homme, et plus tard par la vapeur, transportaient aériennement les ouvriers et les seaux de terre du fond de l'abîme aux planchers de triage. Parmi les grands travaux humains, nul n'offrait de spectacle plus étrange que celui de l'immense trou entouré de tout ce réseau de fils brillants où se balançaient des fardeaux, et toujours résonnant des cris de l'homme et du grincement des machines. Mais bientôt l'aspect de la mine changea de nouveau. Les éboulis de l'enceinte, entraînant les déblais et la roche désagrégée, ont en grande partie recouvert le fond des puits ; durant les fortes pluies, la mine a été fréquemment remplie d'eau, et souvent les frais d'entretien ont presque égalé les bénéfices. Il a fallu modifier encore le mode d'exploitation, creuser des puits à travers les roches ébouleées, atteindre la terre "bleu" au-dessous des amas qui la recouvrent et former des galeries souterraines dans la masse diamantifère : de carrière à ciel ouvert, le

trou de Kimberley, s'est transformé en une mine à ciel ouvert."

On a trop récemment parlé de l'exploitation de ce prodigieux gisement de diamants pour y revenir ici ; qu'il nous suffise de rappeler que le produit annuel de la mine s'élève à 80 millions de francs, et représente depuis sa découverte une somme totale de plus d'un milliard et demi de francs. Et encore faut-il observer qu'afin de ne pas surcharger le marché cette production a été réduite volontairement par les Compagnies exploitantes.

On comprend que, en outre du désir de s'emparer du fameux Cecil Rhodes, leur ennemi personnel, enfermé à Kimberley, les Boers soient avides de mettre la main sur une aussi riche proie. Ils n'ont pas oublié non plus que ce fabuleux trésor était leur légitime propriété et ne leur a été ravi que par un éclatant abus de force. Lors de la découverte des premiers diamants, ce district appartenait en effet à l'État libre d'Orange et était occupé par des Crikas, métis de Hollandais et de Hottentots, dont le chef portait le nom de Waterboer. Les Anglais, dès l'annonce des merveilleuses trouvailles faites à De Beers, négocièrent directement avec ce petit chef l'achat de ce territoire et, malgré les protestations de l'État d'Orange, l'annexèrent à la Colonie du Cap ; ils agirent dans cette circonstance avec un cynisme insolent, "et jamais peut-être, dit James Froude, un Anglais lui-même, dans l'histoire coloniale de l'Angleterre, transaction ne fut plus déshonorante". Ce n'est que sept ans après ce rapt cynique que le gouvernement se décida à accorder à la République d'Orange une indemnité de 2,250.000 francs, pour prix d'un territoire renfermant un trésor évalué à plusieurs milliards !

H. NORVAL.

## UN RECORD SOLOGNOT

Il existe en Sologne une vieille et absurde croyance dont les observations les plus judicieuses n'ont jamais pu avoir raison.

Si, dans une famille, on ne mange pas de galettes de sarrasin les trois premiers dimanches du carême, on sera immédiatement privé de pain pendant le reste de l'année.

Je ne sais si vous avez jamais goûté des crêpes de blé noir, — c'est encore un des noms du sarrasin, — mais les cuisinières les plus habiles dans l'art de confectionner une friandise chère aux Bretons, aux Normands et aux Berrichons, ont toutes les peines du monde à en dissimuler la saveur acide avec la crème la plus fraîche et le beurre le plus fin. A plus forte raison, ce plat... national devient-il immangeable, quand il est préparé à la mode rustique, c'est-à-dire sous forme d'une bouillie épaisse, délayée dans le lait caillé et frite dans la graisse.

Tel n'est pas l'avis cependant de nos paysans de l'Ouest qui se régalaient et s'empiifrent de cette indigeste mastic rappelant la *polenta* piémontaise. Mais, en Sologne, manger des crêpes de sarrasin, ce n'est pas seulement s'offrir une haute satisfaction gastronomique, c'est encore faire acte d'une rare prévoyance, puisqu'on s'assure ainsi le pain quotidien pendant toute une année. Et les familles du pays le comprennent si bien qu'elles délèguent à cet office leurs représentants les plus jeunes et les plus vigoureux.

Dans les trois premiers dimanches du carême, de solides gens s'assemblent au cabaret le plus voisin et s'y font préparer une prodigieuse quantité de crêpes. Sur des larges plats de terre brune s'échafaudent des pyramides de galettes, flanquées de brocs de cidre aux panses rebondies,

Le garçon qui engloutit le plus de gâteaux est proclamé le *Roi de la Crêpe*, et ce titre lui reste jusqu'à l'année suivante. Mais alors il doit lutter contre de nouveaux concurrents ; et qui sait si un estomac d'une capacité supérieure ne lui enlèvera pas une palme chèrement disputée ?...

*Chèrement disputée* est bien le mot ; car il y aura bientôt vingt ans, ce tournoi dans le champ clos de la goinfrierie fut suivi d'un dénouement tragique. Deux champions étaient en présence : le roi de l'année précédente, et un petit Solognot, court et râblé, qui avalait avec une prestigieuse rapidité les crêpes entassées devant lui. A la vingtième, Sa Majesté déclara qu'elle renonçait à la lutte, pendant que son heureux concurrent dépêchait la vingt et unième. Il fut aussitôt acclamé roi. Triomphe éphémère ! Le vainqueur mourut d'indigestion pendant la nuit.

Et dire que cet exercice continue encore en Sologne !

HENRY DURWARD.